

Homo Télécommandus

Que reste-t-il du monde quand il n'est plus découpé en lamelles dans un tube cathodique ? C'est la question que pose

Jean-Philippe Toussaint dans un roman dont le héros choisit d'éteindre définitivement la télé.

La télévision

Jean-Philippe Toussaint
Ed. Minuit, 98 F.

Ils peuvent aller se rhabiller les concepteurs, avec leur ménagère de moins de cinquante ans, celle qui sait encore que rien ne vaut la boule de vieux papier journal pour faire les vitres plus transparentes qu'invisibles. Un universitaire en année sabbatique, avec résidence et bourse à Berlin, ce qui est bien le moindre de nos jours dans un cursus d'historien d'art, leur a cassé la mire, implosé les programmes, dessoudé les grilles. En se faisant écran. Ou, si vous préférez, en devenant télé, à force de manque.

La télévision, de Jean-Philippe Toussaint, raconte un été berlinois de cet homme sans histoire, époux fidèle – sa femme est en vacances et il ne se passe rien, tout juste quelques rêveries inévitables avec ces chaleurs énervantes – père bon enfant et re-futur père ému, resté en tête-à-tête avec son ordinateur pour mettre gris sur grisé le Mémoire dont il caresse le projet à propos des relations entre Charles Quint et Titien ou Le Titien, il n'a pas tranché, et qui a décidé dans un réflexe d'homme libre et diplômé de ne plus regarder la télévision. Mais, tel le serpent qui envenima la condition humaine, la chose est là, tapie, fascinante, repoussante.

Donc, il a éteint le récepteur, d'un « geste souple », à la portée de tout homo télécommandus venu, mais dans son cas, sous-tendu par sa seule volonté, irréversible. Autrement dit, pour se la jouer navigateur solitaire en partance, il s'est « mis la pression ». Promesse d'ivrogne. Que reste-t-il du monde quand il n'est plus découpé en lamelles dans un tube cathodique ? La réalité. Laquelle veut nos cinq sens, or la télé, à raison de seulement quelques petites heures par jour, nous en a retranché trois. Pour l'instant. Le cyberfrusquin finira bien par nous rendre l'odo-



Jean-Philippe
Toussaint

rat si ce n'est le toucher. A quoi, sinon, servirait l'an 2000 ?

Désinvolte, nonchalant, mais la petite parenthèse toujours alerte, comme dans les dessins animés quand le héros nous balance un clin d'œil, Jean-Philippe Toussaint a monté son histoire en boucle, ou, tel un Averty de la plume, a branché sa moulinette. En posant d'abord, en presque

six cent vingt-cinq mots, à plat, sans transition, tout ce que débite en un jour et sur le même ton la télévision, de l'anodin au tragique, du dérisoire à l'exclusif, du saignant à ce skieur jaillissant comme un obus sur le tremplin et sautant, volant, volant à en crever l'écran...

Quand il retombe on ne sait où, l'image ayant été coupée, le héros de *La télévision*

est sur le dos, dans un autre écran bleu – le mot bleuté revient tout au long du roman – aussi « fluide et étanche » que celui qu'il a quitté mais horizontal, celui d'une piscine. Et quand il va voir des images qui ont, elles, admirablement arrêté le temps, absorbé le battement de la vie, c'est pour se faire houspiller dans le silence de mausolée d'un musée. Ne lui reste, pour le commerce avec ses semblables, que la reproduction à l'identique de ces saynettes qui, à la télé, nous expliquent comment nous comporter en toutes circonstances, devant une tasse de café soluble, pour soigner des plantes vertes – à chacune son produit et ne pas omettre de leur parler – pour aller, un peu oppressé, faire du reportage vécu dans un quartier défavorisé ou encore, c'est assez chic, visiter une ville en vidéo, prises aériennes comprises, on voit quand même beaucoup mieux. A se demander si ce n'est pas la télé qui nous regarde quand nous la regardons.

Trop brusquement sevré, le héros est évidemment nerveux, a du mal à se mettre au travail, d'autant plus, cruel rappel, qu'il lui faudrait être devant un autre écran pour écrire ce fameux mémoire. Il biaise un peu, prend une petite bouffée en douce chez les voisins, et zapping end, les vacances étant terminées, décide de changer de marque, choisit du plus léger, un appareil plus petit.

Parmi toutes les bonnes phrases de ce roman, certaines sont un peu plus égales que les autres : celles qui rappellent que le livre, c'est quand même autre chose que le toutim électronique et que rien ne peut surpasser le rêve, celui qui fait qu'à tout moment, les yeux fermés, on peut partir en vadrouille, se faire son petit cinéma, lequel peut, par exemple, devenir un livre.

Danièle Brison

ECRIVAINS

Les Editions du Panthéon
recherchent de nouveaux talents pour leurs collections littéraires.
Envoyez vos manuscrits inédits ou écrivez aux
Editions du Panthéon - Service ML, 27, cité industrielle 75011 Paris.
Tél. (1) 43.71.14.72. Fax : 43.71.14.46

Les éditions du
PANTHEON

Code de la Propriété intellectuelle, Art. L. 132-2

Entre chats

L'éducation féline,
Bertrand Visage.
Ed. Seuil, 75 F.

La métempsychose est une doctrine que la littérature délaisse bien souvent à tort. Elle permet en tout cas à Bertrand Visage de renouveler de la façon la plus originale qui soit le roman d'éducation. Une façon de sortir du dix-neuvième siècle, auquel renvoie indirectement le titre, et d'aborder la familière réalité avec un autre regard sur la nature animale que l'homme a peut-être trop facilement tendance à oublier.

Se mettre dans la peau d'un chat autorise bien des libertés mais impose en même temps les contraintes du vraisemblable. De cette tension naît peut-être cette jubilation d'écriture dans la narration qui nous fait assister dès l'introduction à un accouchement peu habituel dans un pré ; une chatte tente de se délivrer à la fois d'un piège bien réel posé par les hommes et d'une portée d'où va subsister le héros du récit.

Faut-il voir dans le nom de baptême de Nelson Ollala une allusion à un personnage de Stevenson, et par là l'annonce d'une certaine conception de l'aventure ? voire de la fiction ? Personne ne le saura et le chaton vite livré à lui-même de partir à la découverte du monde ! C'est-à-dire, en l'occurrence, du littoral corse, non loin de San Felice.

Voilà le petit chat sauvageon confronté à toutes les sensations et rencontres plus ou moins inopportunes. Il n'est pas si évident de se heurter au « monde des chaussures » et d'obéir à « la tyrannie du sol ». De s'immiscer dans un couple qui n'a pas envisagé d'adoption immédiate. Il lui faut donc retour-

ner parmi les siens. Faire face à son père qu'il n'a pas connu et qui ne l'a pas reconnu, une brute prénommée Frankie. Histoire d'apprendre que « nous ne sommes jamais là quand il faudrait y être et nous nous accrochons ensuite au premier lambeau de vérité, aux pas maussades d'un inconnu qui prétend n'avoir rien à nous dire ».

La « perfidie des choses inanimées » reprend vite le dessus, surtout pour un chaton qui « ne sait strictement rien faire de ses vingt griffes ». Et donc ne sait pas tuer un lapin, dans une séquence désopilante que n'aurait pas désavouée un La Fontaine. Les affres de la faim et « l'inaptitude à tuer pour se nourrir » entraînent le héros malgré lui vers le monde volant des hirondelles, tout en fuyant celui des « châteleurs » qu'abritent les murs du village. L'évasion d'Edith, une rescapée d'un nid repéré par Nelson, apporte un moment de trêve et de rêve dans le flux du récit. Mais Edith ne reverra jamais la Corse ni Nelson qui l'attend patiemment et parfait son éducation entre Léa, sa mère estropiée et le cruel Frankie. « Il n'était en fin de compte qu'à demi sauvage, sachant s'humaniser à vue d'œil lorsque les circonstances l'exigeaient ». De là à pénétrer dans un château empli de télévisions, de consonnes et voyelles, il ne faut rien exagérer. Ce serait trop négliger l'instinct de Nelson qui le guide vers « la chatte au pelage acajou ».

Cette fable féline réjouit bien sûr par le regard neuf qu'elle oblige à porter sur tout ce qui nous entoure, mais aussi par son humour corrosif et la grande tendresse que sous-tend la phrase souple et souvent somptueuse de Bertrand Visage.

Serge Safran